

LA RELATION SUJET/OBJET EN DESIGN ENVIRONNEMENTAL

THE SUBJECT/OBJECT RELATIONSHIP IN ENVIRONMENTAL DESIGN

Mireille MERIGONDE¹

Résumé : Les penseurs de l'anthropocène remettent en question les dualismes qui fondent la pensée occidentale moderne. Cet article traite de notre représentation de la relation sujet / objet car elle est au cœur des problématiques environnementales et s'avère déterminante dans les différentes formes du design humain. Elle intéresse la sémiotique, dont la grammaire narrative reposait en ses débuts sur les conjonctions et disjonctions de sujets à des objets de valeur, ce qui allait dans le sens du dualisme. Sous l'impulsion de la "rencontre esthétique " chez Greimas, cette relation est désormais envisagée comme une interaction de pôles interchangeableables. La sémiotique pense la co-présence et l'ajustement, intègre les "puissances d'agir" et de "rétroagir" des agents non humains, et prête attention aux interactions avec l'environnement et à leur temporalité. Forte des acquis de la phénoménologie et des sciences cognitives, la mésologie déplace notre intérêt de l'environnement vers les milieux et demande de prendre en compte la *trajection* du corps *médial* dans les pratiques qui façonnent ces milieux. La notion même de sujet doit être redéfinie. L'écosémiotique, quant à elle, qu'elle soit d'inspiration peircienne ou énonciative, accorde des compétences expressives et appréciatives au vivant non humain et se focalise sur le choix et les sensibilités des instances en présence dans des approches non déterministes. Ce changement de paradigme conduit à l'élaboration de nouveaux modèles de coexistence.

Mots-clés: Anthropocène. Relation sujet / objet. Interaction. Trajection. Milieu. Coexistence.

¹ Chercheur associé CeReS (Centre de Recherches en Sémiotique, Université de Limoges, France). E-mail: mireille.merigonde@wanadoo.fr

Abstract: Anthropocene thinkers challenge the dualisms that underlie modern Western thought. This article addresses our representation of the subject/object relationship because it is at the heart of environmental issues and proves decisive in the different forms of human design. It is of interest to semiotics, whose narrative grammar was initially based on the conjunctions and disjunctions of subjects with objects of value, which was in line with dualism. After the “aesthetic encounter” in Greimas, this relationship is now considered as an interaction of interchangeable poles. Semiotics considers co-presence and adjustment, integrates the “powers of action” and “retroaction” of non-human agents, and pays attention to interactions with the environment and their temporality. Drawing on the knowledge gained from phenomenology and cognitive sciences, mesology shifts our interest from the environment to the *milieu* and requires us to take into account the *trajection* of the *medial* body in the practices that shape the *milieu*. The very notion of the subject must be redefined. Ecosemiotics, whether Peircean or enunciative, grants expressive and appreciative skills to non-human living beings and focuses on the choice and sensitivities of the instances, in non-deterministic approaches. This paradigm shift leads to the development of new models of coexistence.

Keywords: Anthropocene. Subject/object relationship. Interaction. Trajection. Environment. Coexistence.

| Introduction

Pensez à une rivière et ses rives. Nous pourrions parler de la relation d'une rive avec l'autre et, en empruntant un pont, nous retrouver à mi-chemin entre les deux. Mais les rives se forment et se reforment perpétuellement sous l'effet du courant. Cette eau s'écoule dans l'entre-deux-rives, dans une direction orthogonale à celle du pont. Dire des êtres et des choses qu'ils sont entre-deux, c'est adapter notre conscience à l'eau ; correspondre avec eux, c'est joindre cette conscience au courant (Ingold, Correspondances, 2024 [2021], p. 25).

L'anthropocène nous invite à reconsidérer l'opposition des catégories Nature et Culture, sur laquelle s'est échafaudée la pensée occidentale. Toutefois, comme le rappelle Bruno Latour dans une note qui accompagne sa première conférence sur le nouveau régime climatique, cette opposition correspond « au rapport établi par la philosophie moderne entre sujet et objet » (Latour, 2015, p. 24, note 15). D'un point de vue sémiotique, la remarque est de taille car la relation à l'objet est à la base de l'analyse narrative dans la discipline. Les notions de sujet et d'objet en sémiotique greimassienne sont définies dans *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Courtés et Greimas. Il y est observé que le concept de sujet est d'un maniement difficile. Issu de la logique, utilisé en linguistique et en philosophie, il est présenté comme « un lieu abstrait où se trouvent réunies les conditions nécessaires garantissant l'unité de l'objet qu'il est susceptible de constituer ». Mais le dictionnaire précise que, grâce à la « grammaire actantielle », on peut « dépasser les définitions substantielles du sujet » en pensant la « relation ». D'une part, dans la syntaxe narrative, on distingue des sujets d'état,

caractérisés par la relation de jonction et des sujets de faire, définis par la relation de transformation ; d'autre part, comme sujet sémiotique, avec son anti-sujet, il appartient au schéma narratif qui envisage une vie, un projet de vie, un destin (Courtés; Greimas, 1979, entrée « sujet », p. 369-371). La définition de l'objet est plus courte. Il est également doté d'une nature relationnelle. Selon Hjelmslev, cité dans l'article du dictionnaire, l'objet sémiotique est l'ensemble « des points d'intersection » de « faisceaux de relation ». L'objet peut être objet syntaxique, de faire ou d'état, un lieu d'investissement de valeurs auxquelles le sujet est disjoint ou conjoint (Courtés; Greimas, entrée « objet », p. 260-261). La sémiotique des programmes et des stratégies a marqué les débuts de la discipline. Les derniers travaux de Greimas ont cependant ouvert la voie à d'autres types de sémiotique, sémiotique phénoménologique (Greimas, 1987 ; Fontanille ; Greimas, 1991), sémiotique de l'expérience (Landowski, 2004), écosémiotique (Pignier, 2017, 2021), qui abandonnent le dualisme sujet / objet qui prévaut dans une analyse narrative classique.

Dans quelle mesure les nouvelles réflexions autour du sujet et de l'objet accompagnent-elles et servent-elles la transformation de notre rapport à l'environnement préconisée par les penseurs de l'anthropocène ? Nous envisagerons dans un premier temps l'approche des interactions sujet/objet en sémiotique, tout particulièrement dans la socio-sémiotique de Landowski, pour qui le sens se construit dans la co-présence et l'ajustement, et dans l'anthroposémiotique de Fontanille où les formes de vie sont envisagées dans leurs interactions écologiques et dans leur temporalité. Dans un second temps, nous mettrons en avant l'apport de la mésologie, (la « science des milieux ») dans cette reconsidération du sujet, de l'objet et de ce qu'Augustin Berque caractérise comme leur *trajection* (Berque, 2000). Pour le géographe, il s'agit de penser la relativité des perceptions et des interprétations. Nous montrerons ensuite que l'écosémiotique, qu'elle soit d'inspiration peircienne ou énonciative, accorde désormais des compétences expressives et appréciatives à des instances longtemps reléguées au second plan dans la co-construction du sens. Mais la sémiotique comme l'écosémiotique sont désormais ouvertes aux nouveaux modèles de coexistence proposés en philosophie et en anthropologie. Nous en présenterons ici quelques-uns, susceptibles d'inspirer l'approche environnementale de la sémiotique contemporaine.

Notre réflexion porte en effet sur le design environnemental, entendu comme une pratique qui donne une forme qui s'inscrit dans un environnement et doit être mise en relation avec ceux qui l'habitent et y vivent, qu'ils soient humains ou non humains. Dans ce questionnement sur les « sujets » et « objets » sémiotiques dans leur relation à l'« environnement » – terme, nous le verrons, lui-même discutable –, nous prenons appui sur la définition du design proposée par l'écosémioticienne Nicole Pignier :

Nous envisageons le design en tant que concept qui associe un dessin - plan, esquisse, croquis et diverses représentations graphiques - à un dessein, à savoir un but, un objectif mais aussi une visée éthique, c'est-à-dire une conception du mieux-être individuel et collectif (Pignier, 2013, p. 51).

Qu'il relève de champs professionnels ou d'activités du quotidien, se nourrir, (s') informer, communiquer, éduquer, bricoler, etc., le concept de design porte notre attention sur l'orientation, le sens de nos activités en tant que projets pensés à dessein. (Pignier, 2013, p. 44-45).

| La sémiotique des interactions

Grâce à l'introduction du corps médiateur en sémiotique, s'opère dans *De l'imperfection* et dans l'introduction de *Sémiotique des passions*, un « impératif phénoménologique » (Fontanille ; Greimas, 1991, p. 9) annoncé en fait dès *Sémantique structurale* où Greimas déclarait sa prédilection pour la philosophie merleau-pontienne (Greimas, 1970, p. 9). La définition de l'esthesis atteste combien il peut être difficile de séparer le sujet et l'objet :

Les manifestations de l'esthesis s'accompagnent la plupart du temps d'un échange de rôles syntaxiques : replongé dans la phorie, le sujet esthétique retrouve le moment où sa configuration prototypique aurait pu s'instaurer aussi bien comme objet que comme sujet. Aussi voit-on parfois dans les représentations figuratives l'objet esthétique se transformant en sujet d'un faire esthétique, dont le sujet de l'émotion lui-même pourrait être à son tour l'objet (Fontanille; Greimas, 1991, p. 30).

Eric Landowski (2004) a noté le bouleversement que cette « interchangeabilité » des rôles actantiels pouvait constituer dans la théorie car il y a là « un dépassement de la conception dualiste - sensation versus cognition – que la tradition tend à nous imposer » mais surtout parce que Greimas ouvre la voie à « une autre forme majeure de la rencontre entre sujet et objet, la rencontre *esthétique* » (Landowski, 2004, p. 40). Gianfranco Marrone donne une lecture de Greimas allant en ce sens :

La saisie esthétique est *la transformation non narrative de l'expérience*, la constitution corporelle de la subjectivité. Ainsi, comme le sujet se constitue dans les diverses phases du récit grâce à la logique relative à ses programmes d'action et de passion, au niveau sensoriel la subjectivité peut se transformer si elle est enchâssée dans ces moments imprédictibles où la perception reforme les substances du monde, devenant souvent passive devant un « au-delà » qui, en revanche, acquiert des rôles actifs (Marrone, 2016, p. 147).

La conception de Landowski est novatrice en sémiotique car sa socio-sémiotique propose de penser l'ajustement dans la co-présence énonciative et sensible. Elle quitte la « vision dualiste qui pose devant le sujet un monde-objet certes chargé de signification et de valeur mais regardé comme une pure extériorité, étrangère et distante » (Landowski, 2004, p. 40) et se place, comme Greimas, dans le courant de la phénoménologie qui considère que le sens se construit, et se construit « au moins à deux » (*ibid.*, p. 36), « dans un processus d'interaction » avec une altérité qui ne peut être réduite au simple « statut d'objet » (*ibid.*, p. 26). Pour lui, c'est à peu près la même chose, du point de vue

méthodologique, si nous construisons le sens dans des pratiques aussi diverses que la pratique des textes, du paysage, des œuvres d'art ou de toute pratique humaine. Il existe, assurément, un modèle de la « jonction » en grammaire narrative, qui correspond à un régime d'« appropriation », par programmation ou manipulation :

Le sujet ne visant que des rapports d'appropriation ou de maîtrise par rapport à ce qui l'environne, il transforme en objets tout ce qu'il rencontre en en fixant une fois pour toutes le statut, le sens et la valeur, qu'il s'agisse de choses à proprement parler, de personnes, d'œuvres d'art ou de n'importe quel autre type de grandeurs. Il en résulte notamment qu'il ne saurait y avoir sous ce régime aucun rapport direct de sujets à sujets. N'y sont concevables que des rapports intersubjectifs économiquement médiatisés par des transferts d'objets. C'est ce que traduit de façon concise la définition du récit comme mise en circulation des valeurs entre sujets (Landowski, 2004, p. 29).

Mais il existe un autre type de relation dans lequel sont mis en œuvre « des modes d'ajustement entre nos dispositions, nos curiosités ou nos propres projets, et ceux de l'instance qui nous fait face, qui elle aussi s'énonce peut-être de manière autonome » (*ibid.*, p. 27). Ce sens-là n'est pas donné par avance mais naît par « la construction réciproque des deux partenaires en relation, celui qui fait office de « sujet » en venant alors à ne s'accomplir lui-même comme tel que conditionnellement, à la faveur seulement de l'accomplissement simultané de l'autre, c'est-à-dire du soi-disant « objet » (p. 28). Il convient donc, dans cette perspective, de sortir de la logique des jonctions pour investir « *ce qui se passe entre les actants, ou mieux, sur ce qui passe, esthésiquement et à chaque instant, de l'un à l'autre, quel que soit leur état de jonction momentanée* » (p. 63). Par ce choix radical, la théorie de la signification devient théorie des interactions (p. 30), mieux, une « sémiotique de l'expérience » (p. 35), qui impose au sémioticien une nouvelle posture : « C'est seulement en acte, dans l'interaction avec l'Autre – avec le texte, la chose ou l'interlocuteur – que la valeur signifiante de cet autre, et le sens même de la relation à cet autre [...] se définiront et se découvriront dynamiquement, sans pouvoir être définitivement arrêtés (p. 30). » Cette expérience est non programmée et non déterministe :

Le sujet, cessant de rabattre l'existential sur le fonctionnel, admettra que pour se connaître il n'a d'autre ressource que de se lancer dans un parcours largement aléatoire de découverte : découverte non pas de ce qu'il est (puisque selon cette perspective il n'est plus à l'avance rien d'entièrement défini) mais ce qu'il est en train de devenir – et cela dans l'immanence de ses relations d'ordre à la fois intelligible et sensible avec le monde qui l'environne. Du coup, le programme stéréotypé peut faire place à quelque projet de vie authentique, où l'aventure aura nécessairement sa part (*ibid.*, p. 69).

De la sémiotique landowskienne des interactions résultent deux conséquences majeures pour notre propos : la sémiotique peut déplacer son intérêt pour l'analyse

des valeurs d'objets vers l'analyse de la co-présence et prendre acte de l'aléatoire et de l'imprévisible qui sont au cœur des relations vivantes. Mais elle peut aussi transformer le rapport du sujet-chercheur à son objet d'étude, en le confrontant au devenir (parfois risqué) de la découverte.

L'anthropologue Bruno Latour (2015) a également remis en cause notre façon de concevoir les relations de sujet à objet. Dans son discours adressé aux Sciences, à la Politique et aux Religions, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, les deux premières conférences « portent sur la notion de puissance d'agir » (en anglais *Agency*, p. 12). Dans la première conférence, il rappelle que dans la tradition occidentale, « la plupart des définitions de l'humain soulignent à quel point il se distingue de la nature » (p. 24). Dans la deuxième, Latour fait explicitement référence à la *Sémiotique des Passions* de Greimas et Fontanille (p. 72, note 26), ce qui montre que sa réflexion repose, sinon sur une méthode, à tout le moins sur une connaissance de la sémiotique et de ses fondements et qu'il connaît la notion d'agentivité en sémiotique greimassienne. Latour loue également James Lovelock, qui a compris que la Terre « rétroagit » à nos actions et qu'elle est, de la sorte, une « puissance d'agir » ; il s'inspire enfin de Michel Serres qui a su observer la « subversion des positions respectives du sujet et de l'objet » et donne autorité à son argumentaire à partir de maints exemples pris dans le discours de la science qui dote les non-humains de « capacités d'action » (Latour, *ibid.*, p. 82). Bruno Latour déplore le fait que nous ne sommes pas parvenus à « une profonde mutation de notre rapport au monde » (p. 16) et invite chacun à un « faire-monde » qui « ouvre à la multiplicité des existants d'une part et, d'autre part, à la multiplicité des façons qu'ils ont d'exister » (p. 69).

En 2018, Jacques Fontanille propose d'élargir le champ de la sémiotique à l'anthroposémiotique pour étudier nos façons de *vivre ensemble* et les pratiques qui façonnent nos milieux de vie. Dans un article intitulé « Pour une sémiotique écologique », Jacques Fontanille définit l'objet pour une sémiotique qui souhaite s'intéresser à l'écologie, après avoir rappelé les travaux de Greimas (le guizzo dans *De l'imperfection*) et ceux d'Eric Landowski : l'objet se saisit « dans ses interactions écologiques » (n.p., 1.3), il est doté d'une temporalité et son approche est non seulement « une expérience de totalisation » mais aussi « une expérience de flux », qui prend en compte les « processus de transformation » et les « pratiques qui le façonnent » :

Pour la « lecture » d'un paysage, par exemple, les propriétés plastiques visuelles et l'identification des figures typiques qui le composent (plaine, vallée, rivière, collines, etc.) ne peuvent être suffisantes, même lorsque ces éléments sont nécessaires. Une telle « lecture » ne peut ignorer, en effet, ni les données géologiques – puisqu'elles participent du plan de l'expression – ni les pratiques et les modes de vie des êtres vivants qui peuplent le paysage, puisqu'ils participent simultanément du plan de l'expression et de celui du contenu. Et, de plus, une telle lecture ne peut ignorer le fait que le paysage décrit n'est qu'une « pause dans l'image », un moment fugace capturé dans un mouvement profond qui coordonne

de multiples régimes temporels, géologiques, saisonniers et humains, et que sa signification est indissociable de ces régimes temporels (Fontanille, 2018, 1.2, §2).

Dans cet article, Fontanille mentionne les travaux de Von Uexküll dans *Milieu animal et milieu humain*, auquel il a par ailleurs consacré un article en 2019. Uexküll a en effet montré que « chaque entité vivante interagit avec un domaine spécifique de l'environnement » (*ibid.*, §2), l'*Umwelt*, dans lequel une espèce évolue. Le sémioticien précise, à la suite de Latour, qu'il faut une instance de référence minimale : les existants vivants (2, §2), dont les interactions sont considérées dans la sémiosphère, elle-même comprise dans la biosphère :

La sémiotique écologique ne peut pas reposer sur une distinction entre le « monde réel » qui serait le référent, et les « mondes sémiotiques » qui le représenteraient. Il n'existe que des mondes, multiples et alternatifs, créés par des interactions qui façonnent notre réalité, nos relations avec les autres et avec la nature dans son ensemble. Cette conception suppose que les productions sémiotiques sont dotées d'une « agentivité », c'est-à-dire d'un véritable pouvoir d'établir et de transformer nos modes d'existence et les expériences que nous en faisons (*ibid.*, 2.c).

En outre, en accord avec « l'anthropologie naturelle », il convient de ne pas oublier que « la plupart des collectifs dans lesquels les humains sont impliqués incluent également des animaux et des plantes, voire des êtres non vivants » (*ibid.*, 2.b). Dans cette perspective, l'étude prend la forme d'une « enquête » et « emprunte ses méthodes à l'ethnographie » (1.2, §3). Dans l'article, Fontanille montre qu'une entreprise collective et coopérative a relancé les activités liées à l'exploitation de la laine dans un petit village de l'Ardèche en tenant compte de l'« archéologie » des pratiques, c'est-à-dire des strates temporelles antérieures et pas seulement du lieu tel qu'il se présentait à l'arrivée des participants. Cette étude de cas met en lumière « l'ancrage du sens » (§3) dans les territoires, à savoir les relations des existants aux lieux, leurs interactions et la temporalité de ces dernières. Dans *Terres de sens* (2018), coécrit avec Nicolas Couégnas, un tournant méthodologique est pris et explicité. L'ouvrage veut « réorganiser [l'] appareil théorique et épistémologique » de la sémiotique pour fonder une « anthroposémiotique » et se présente comme « une proposition de méthode, susceptible de procurer à la sémiotique générale une perspective élargie et une prise mieux assurée sur les univers de sens qui constituent nos milieux de vie » (p. 9). Les auteurs ont mené leurs recherches en territoire limousin, où ils ont leurs propres racines. D'une part, Couégnas discerne et éclaire la complexité de la temporalité des légendes et des pratiques paysannes en Limousin en prenant appui sur les écrits de deux auteurs occitans : l'écrivaine et paysanne Marcelle Delpastre et l'écrivain et linguiste Michel Chadeuil (p. 188-195). D'autre part, Fontanille reprend et développe l'étude sur l'entreprise ardéchoise (p. 195-221), présentée dans l'article précédemment cité, et s'intéresse à une seconde coopérative, dans la filière bois, dont l'extension, la diversification des activités et les ajustements en période de crise révèlent des ruptures et des continuités dans un projet qui n'était pas

toujours programmé. Fontanille analyse comment s'effectuent les passages d'un mode d'existence à un autre. On le voit, ces travaux constituent une avancée majeure pour la sémiotique de l'anthropocène. Ils ne sont pas orientés par une idéologie essentialiste et co-construisent les significations dans le « devenir » et les « découvertes » (pour reprendre les termes de Landowski, cité ci-dessus) d'un « Faire-Science » lui-même ajusté à son objet. L'emploi répété du verbe « façonnent » par Fontanille renvoie ici très clairement à notre problématique initiale relative au design environnemental. Une pratique s'inscrit dans le lieu vivant de ses interactions et de son histoire. Fontanille salue l'intérêt des recherches du mésologue Augustin Berque qui a redéfini la relation sujet/objet en termes de *médiance* et de *trajection*. Berque, en effet, part du postulat de l'embrayage du corps dans l'espace-temps et prend en considération l'évolution des formes dans une théorie qui est aussi une théorie de la signification. Mais dans quelle mesure cette pensée originale permet-elle de repenser le design environnemental ? Peut-elle contribuer à une sémiotique de l'environnement ?

| Médiance et trajection en mésologie

Désormais reconnu comme l'une des voix majeures de l'anthropocène, Augustin Berque est à l'origine d'une conception rigoureuse, initialement née dans le cadre de ses recherches en géographie mais apte à faire saisir à bras le corps les problématiques environnementales dans de nombreuses autres disciplines. Dans un ouvrage intitulé *La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ? Autour et en présence d'Augustin Berque* (2018), différents articles montrent que ce point de vue présente un intérêt majeur dans de nombreux domaines. Nous relevons la géologie, la culture des sols, mais aussi la philosophie politique, la biologie végétale, la génétique, l'ethnographie, l'art et la pédagogie. Augustin Berque récuse le "Paradigme Occidental Moderne Classique", le POMC :

À force de nous déterrestrer, le POMC risque bien de nous supprimer de la surface de la Terre. L'urgence nous impose donc de dépasser ce paradigme, jusque dans son tréfonds logique et ontologique. C'est cela que propose la mésologie : un *changement de paradigme ontologique*, car la transition écologique, même si elle est nécessaire, n'y suffira pas. Il nous faut changer la conception même de notre être (Berque, 2022, p. 119).

Cette prise de conscience est le résultat d'une longue maturation, née à travers ses recherches universitaires ou sur le terrain, avec de fructueuses lectures qui l'ont guidé dans la construction d'une pensée exigeante mais ouverte au dialogue et soucieuse de sensibiliser aux grands enjeux contemporains. Géographe de formation, Augustin Berque a refondé la mésologie (ou « science des milieux », c'est-à-dire des environnements considérés en lien avec ceux qui les habitent). Lorsque Wolf Feuerhahn (2017) retrace l'histoire des concepts de milieu, d'*Umwelt*, d'environnement et de nature pour les différencier, l'auteur insiste sur l'apport d'Augustin Berque dans ce domaine car, dit-il, il « resémantise » le terme de milieu. Berque s'est inspiré des travaux de Jakob von Uexküll

concernant la variété et la variabilité des interprétations au sein d'un même milieu. Il a découvert avec intérêt la phénoménologie de Merleau-Ponty (1945) dont on peut rappeler ici la conception sur le sens et son perspectivisme relatif, énoncée au début de *Phénoménologie de la perception* :

La plus importante acquisition de la phénoménologie est sans doute d'avoir joint l'extrême subjectivisme et l'extrême objectivisme dans sa notion du monde ou de la rationalité. La rationalité est exactement mesurée aux expériences dans lesquelles elle se révèle. Il y a de la rationalité, c'est-à-dire : les perspectives se recoupent, les perceptions se confirment, un sens apparaît. Mais il ne doit pas être posé à part, transformé en Esprit absolu ou en monde au sens réaliste. Le monde phénoménologique, c'est non pas de l'être pur, mais le sens qui transparait à l'intersection de mes expériences et à l'intersection de mes expériences et de celles d'autrui, par l'engrenage des unes sur les autres, il est donc inséparable de la subjectivité et de l'intersubjectivité qui font leur unité par la reprise de mes expériences passées dans mes expériences présentes, de l'expérience d'autrui dans la mienne (Merleau-Ponty, 2022 [1945], p. 20).

Ses lectures de Merleau-Ponty l'ont éclairé et guidé dans sa traduction de *Fûdo* de Kinji Imanishi notamment lorsque l'auteur japonais observait que « la chair de l'individu » n'est pas un simple corps mais qu'elle est dotée, tout comme le milieu, d'une « subjectivité » sans sujet mais qui suit son cours propre. Les travaux de Francisco Varéla, le théoricien de l'énaction, avec son concept de couplage structurel, ont également marqué Augustin Berque. Ainsi peut-on lire dans l'ouvrage co-écrit par Varéla, Rosch et Thompson :

Lorsque nous avons tenté de trouver le fondement objectif dont nous pensions encore qu'il était indispensable, nous avons découvert un monde énéacté par l'histoire de nos couplages structurels. Finalement, nous avons vu que ces diverses formes d'absence de fondements n'en forment qu'une : l'organisme et l'environnement s'enveloppent et se dévoilent mutuellement dans la circularité fondamentale qui est la vie même (Rosch et al., 1993, p. 357).

Augustin Berque (2000) discute la conception de Michel Serres : il ne remet pas en question ses constats sur les agissements destructeurs de l'homme, déplorés par le philosophe, mais il critique la représentation réductrice des relations de l'homme à la nature, donnée par Serres et qui, nous l'avons vu plus haut, était corroborée par Bruno Latour. Il lui reproche d'humaniser le naturel à la façon de la pensée animiste et, dès lors, de sombrer dans le « subjectivisme ». En effet, dans *Le contrat naturel*, Michel Serres affirme que le contrat social réduit les choses du monde « au statut d'objets passifs de l'appropriation » (Serres, 2018 [1990], p. 84). C'est un contrat mortifère car destructeur de ce dont nous avons la maîtrise depuis que les techniques nous ont donné pouvoir et avantage. Or, pour Michel Serres, nous oublions un fait d'importance, à savoir que la nature est également un sujet :

Qu'est-ce que la Nature ? D'abord l'ensemble des conditions de la nature humaine elle-même, ses contraintes globales de renaissance ou d'extinction, l'hôtel qui lui donne logement, chauffage et table ; de plus, elle les ôte dès qu'il en abuse. Elle conditionne la nature humaine qui, désormais, la conditionne à son tour. La nature se conduit comme un sujet. » (Serres, 1990, p. 84-85).

Nous sommes ainsi, pour reprendre l'expression de Serres, devenus les parasites de la nature et il s'agit désormais « de construire et de mettre en œuvre un nouvel équilibre global entre ces deux ensembles » que sont les équilibres naturels et les équilibres socio-culturels (p. 86-87). Les objets doivent acquérir le statut de sujets de droit et le contrat naturel devenir « Contrat d'armistice dans la guerre objective, contrat de symbiose : le symbiote admet le droit de l'hôte, alors que le parasite - notre statut actuel - condamne à mort celui qu'il pille et qu'il habite sans prendre conscience qu'à terme il se condamne lui-même à disparaître. » Selon Augustin Berque (1998), le lien des hommes aux lieux doit s'envisager dans une autre perspective et il faut trouver une nouvelle voie : ne plus laisser perdurer l'opposition factice entre Nature et Culture et, dans le cadre des pratiques, ne pas considérer séparément les sujets et leurs objets. Sa théorie prend en considération les liens de l'homme à l'habitat. L'écoumène est l'« espace terrestre physiquement habité » et « la relation humaine à l'étendue terrestre » (Berque, 2000, p. 44). Pour caractériser une société dans son rapport à l'espace et à la nature à un moment donné de son histoire, il pense la *médiance*, à savoir « l'embrayage dans l'être humain qui est chacun d'entre nous, d'une « moitié » qui est notre corps individuel et d'une autre « moitié » qui est notre milieu, à la fois social (technique et symbolique) et écologique » (Berque, 2011). La médiance est également définie de manière plus varélienne comme « le moment structurel instauré par la bipartition spécifique à l'être humain, entre un corps animal et un corps médial » (Berque, 1998, p. 88). Si le sémioticien peut opérer un rapprochement avec la « médiation proprioceptive » décrite au début de la *Sémiotique des passions* (Fontanille; Greimas, 1991, p. 12), la conception de la signification chez Berque s'inspire quant à elle des « chaînes sémiologiques » de Roland Barthes dans *Mythologies*, qui montrent qu'« au fil du temps, les signes prennent de nouvelles significations » et « qu'ils acquièrent de nouveaux signifiés » (Berque, 2022, p. 95). C'est ce qu'il appelle leur *trajection* :

Ainsi, la réalité n'est ni seulement objective ni seulement subjective ; elle relève toujours de la rencontre entre ces deux dimensions, c'est-à-dire qu'elle est trajective. Logiquement, la trajection est la saisie de quelque objet (qui est en soi, un certain sujet logique (S) selon un certain prédicat P, c'est-à-dire en tant que quelque chose. La réalité, c'est donc S en tant que P, ce qui est noté S/P (Berque, 2022, p. 92).

Or, cette trajection du sujet en tant que prédicat n'est pas binaire ; elle est ternaire, car elle suppose nécessairement un tiers terme : l'interprète I, qui peut être humain ou autre qu'humain. C'est en fonction des manières d'exister de l'interprète I que le sujet existe en tant que prédicat. (...) S est P pour I. Et comme

les interprètes sont divers (I, I', I'', etc.), un même objet (S) peut exister en tant que différentes choses (S/P, S/P', S/P'', etc.) (Berque, 2022, p. 92-93).

La neige, par exemple, est ressource pour l'hôtelier dans une station d'hiver, agrément pour le skieur mais contrainte pour l'éleveur. Un objet n'est pas saisi dans son en-soi mais selon un point de vue. La notion de trajectivité lui permet de dépasser l'opposition subjectivité / objectivité et impose une « logique relationnelle » qui fait que l'on pense les relations avant l'essence. C'est une théorie relativiste dans laquelle la vérité est « affaire d'échelle » (Berque 1998, p. 106). Ce fait a été relevé par Jacques Fontanille qui ne voit pas en Augustin Berque un simple successeur de Von Uexküll : ce qui importe pour Berque, dit le sémioticien, ce n'est pas « le sujet de référence », ni « le monde qui l'entoure » mais plutôt « le voyage de l'un à l'autre » (Fontanille, 2018, 2).

Pour le mésologue, l'enjeu n'est pas seulement théorique, il est avant tout d'ordre pratique : si l'homme comprend mieux le milieu dans lequel il vit, il améliorera ses aménagements, pour le mieux-être de tous. La mésologie préconise ainsi « des méthodes respectueuses à la fois de la société locale et de son environnement écologique » car « la chose essentielle, c'est de se mettre à l'échelle des questions locales et, pour commencer, à l'écoute de ceux qui les vivent » (Berque, 2022, p. 149). Ainsi, en matière d'architecture ou de paysage :

L'intuition doit être guidée par l'analyse de la trajection qui a constitué ce sens, de manière à pouvoir en nourrir l'œuvre [...]. L'expression créatrice, cela commence par une analyse du sens des lieux, de manière à pouvoir, dans un second temps, déployer sans rupture ce sens vers un nouvel orient (Berque, 2022, p. 150).

Interrogé en 2022 par Damien Deville sur sa méthodologie de recherches dans ses premiers travaux au Japon, Berque déclare que l'expérience humaine et linguistique du Japon fut pour lui « un véritable exercice de décentrement » (Berque, 2022, p. 37) qui lui fit comprendre que « la réalité n'est jamais que relative à notre propre expérience », ce qui constitue « l'idée centrale de la mésologie, aussi bien quant aux sociétés humaines que quant au vivant en général (p. 38). » Nous retrouvons dans sa réponse le principe landowskien de l'ajustement dans le contact sensible : « Au fond, ma méthode d'enquête s'est ainsi formée sur le terrain. Je ne l'ai jamais apprise à proprement parler, je l'ai découverte au fur et à mesure, en la pratiquant (*ibid.*, p. 39). »

| Sens et sensibilités du vivant en écosémiotique

Avec Winfrid Nöth, Kalevi Kull a ouvert en 1998 le nouveau champ disciplinaire de l'écosémiotique au sein de la sémiotique des cultures. En 2001, Winfrid Nöth a distingué l'écosémiotique culturelle et l'écosémiotique biologique. Kalevi Kull a montré que les théories de l'évolution ne prenaient pas en compte le « faire sens » et a proposé, après la sélection naturelle et l'adaptation au milieu, et contre le déterminisme, une « troisième voie » de l'évolution qui est une ouverture sur la créativité et la liberté du vivant avec

la possibilité du choix (Kull, 2023, p. 139, 555-562). Uexküll fait partie des références de l'écosémiotique d'inspiration peircienne de Kull mais, alors que Uexküll utilisait les catégories du sujet et de l'objet dans ses descriptions, chez Kull, il est question d'« agentivité » (agency) et d'« agents ». L'écosémiotique collabore avec d'autres branches de la sémiotique spécialisées dans le vivant : biosémiotique, zoosémiotique et phytosémiotique. Avec Riin Magnus et Tiit Remm, dans un article de 2024, « Semiotic space for native biota in the city », il pratique l'enquête, compare les projets de réintroduction du biote indigène dans quatre villes différentes d'Estonie et cherche à comprendre la signification de cette transformation pour les usagers urbains. Il met ainsi en avant que les habitants du centre sont plus hostiles que ceux des périphéries et présentent de nombreux critères d'opposition aux projets (inquiétudes concernant l'hygiène, crainte de l'inesthétique, par exemple). Les auteurs observent que la situation devient pour certains l'occasion d'exercer des relations de pouvoir. Ils emploient par ailleurs sans ambiguïté les termes de « colonisation » et « décolonisation » pour décrire les processus de remplacement, destruction, transformation d'une communauté existante (humaine comme végétale) par une autre. Ils constatent que « le design, conçu pour les humains, « enacte » (is always enacting) des réponses pour une multiplicité d'êtres et de systèmes » (p. 197). L'écosémiotique et les sémiotiques du vivant qui lui sont associées occupent, on le voit, une place privilégiée au sein des sciences pour traiter les problématiques du design environnemental.

Forte de ces acquis, l'écosémioticienne Nicole Pignier se démarque toutefois de ses prédécesseurs en développant une écosémiotique post-greimassienne d'inspiration énonciative et mésologique. Elle invite également à *faire science* de manière engagée, au contact de la Terre et du vivant. Dans sa préface à l'ouvrage, *Le design et le vivant*, Augustin Berque estime que Nicole Pignier « dépasse le POMC (le paradigme occidental moderne classique) et son dualisme : « pour vivre d'esthésie plutôt que d'anesthésie [...] en designant avec le vivant » (Berque, dans Pignier, 2017, p. 9). Dans l'approche de l'écosémioticienne, le design est un projet intentionnel et ses gestes sont « tout à la fois pratiques, esthésiques et éthiques » (Pignier, 2013, p. 44-45). Elle fait référence à Victor Papanek, pour qui le designer participe au mieux-être individuel et collectif s'il sait cultiver son indépendance face aux lois du marché, de la productivité, sa responsabilité étant, selon lui, de donner la priorité au vivant sur l'ayant et le possédant. Comme chez Landowski, il y a, pour Nicole Pignier, deux logiques : « la logique de domination du vivant par les humains » et « la logique d'ajustement », c'est-à-dire celle d'une « continuité entre les actes humains et le vivant » (*ibid.*, p. 117). La permaculture est un exemple de design avec le vivant ; ses gestes « révoquent en tous points ceux de l'agriculture conventionnelle industrielle, de plus en plus industrielle [...], des gestes devenus souvent automatiques » :

La permaculture se fonde sur la co-naissance entre les humains et le vivant, les relations entre les uns et l'autre étant appréhendées comme une orchestration continue, un partage dont on redistribue localement les surplus de production, un partage par la pratique de chantiers-école, un partage des terres facilité par les petites surfaces nécessaires au revenu économique (Pignier, 2017, p. 36).

Dans son écosémiotique, on « considère la vie du sens dans son lien au vivant » et « les aptitudes de tous les êtres vivants à co-énoncer, à apprécier leur milieu dans une interrelation continue, concrète et située, rappelant que le sens est inhérent à la vie biologique et perceptive » (Pignier, 2021, p. 41), bien qu'elle reconnaisse une différence de degré entre l'énonciation d'une plante et celle d'un humain. Dans le cas des végétaux, c'est « une énonciation synesthésique fondée sur la contiguïté des organismes sensibles en interrelation avec leur milieu » (p. 47) et, dans le cas des humains, il s'agit d'une énonciation qui peut aussi s'effectuer de manière plus complexe, « via des modalités symboliques ». Il convient donc d'envisager l'intentionnalité de l'ensemble des êtres vivants. Nicole Pignier rappelle la distinction établie entre intention et intentionnalité par A.J. Greimas : « Pour lui, l'intentionnalité permet de concevoir l'acte d'énonciation « comme une tension qui s'inscrit entre les deux modes d'existence : la virtualité et la réalisation. La notion d'intention, quand elle est utilisée comme exclusive pour définir l'acte de communication, lui « paraît critiquable dans la mesure où la communication est alors envisagée comme un acte volontaire – ce qu'elle n'est pas toujours - et comme un acte conscient - ce qui relève d'une conception psychologique par trop simpliste de l'homme. » (Greimas, 1993 [1979], p. 190) Dans cette conception, la notion de « sujet » s'avère problématique et la sémioticienne revient à la notion de subjectité, mise en exergue par Augustin Berque à la suite d'Imanishi :

En termes de sémiotique énonciative, la subjectité ne correspond pas à un « pas encore sujet » ou « quasi-sujet » mais à une tension actantielle entre instances partenaires appréciatives, entre pôles accueillants / accueillis. Ce faisant, les plantes, les bactéries, les micro-organismes n'énonceraient pas au sens de « produire des discours à l'aide de signes symboliques » mais on pourrait dire qu'ils énoncent au sens où ils manifestent quelque chose d'eux-même à leur milieu (Pignier, 2021, p. 47).

Nous pouvons alors concevoir un « sujet ambiant » :

La notion d'« ambiance » note alors une capacité à être soi en existant dans son milieu, elle met en valeur le tissage, l'interrelation entre les êtres, les éléments, les singularités morphologiques, climatiques, géographiques qui peuplent et façonnent un milieu au fil du temps (Pignier, 2021, p. 47).

L'ensemble de ces considérations invite à reconsidérer les multiples formes de vie et à refaçonner nos pratiques dans un ajustement apte à favoriser la cohabitation. Dans ses ouvrages, Nicole Pignier mêle réflexions théoriques et, en écho, discours de gens du terroir (Pignier, 2013, 2017, 2021, 2024). En 2022, Nicolas Fay réalise un film documentaire, *Des paysages nourriciers pour le monde d'après*, dans lequel Nicole Pignier mène une enquête en Haute-Vienne auprès de paysans et de paysannes qui « laissent germer d'autres manières de faire société. » Dans ce film, elle ré-asserte son credo et son engagement :

Pour moi, il est impensable de parler du lien au vivant si moi-même je ne le pratique pas. Pour moi, le lien au vivant, le lien aux plantes, aux insectes, aux animaux, aux champignons, ce n'est pas être fermée dans son laboratoire en brassant quantité de données numériques [...]. Au contraire, notre responsabilité de chercheur, je crois, c'est vraiment de dire que le vivant, cela s'éprouve (Fay, 2022 : 0 : 02 : 01)

| Modèles philosophiques et anthropologiques de la coexistence

Cet abandon du dualisme et l'émergence de la volonté de penser « la voie moyenne » comme Varéla n'est plus le propre de la *Sémiotique des passions*, de la mésologie ou de l'écosémiotique. Elle est aussi l'expérience recherchée par des philosophes, des anthropologues et dans des pratiques énaïves, en art comme en pédagogie. La recherche-action peut également être rattachée à ce mouvement. Le point de vue de la phénoménologie, ouvert par Merleau-Ponty dans la première moitié du vingtième siècle, et rapporté au refus du dualisme sujet-objet, traverse encore aujourd'hui les sciences humaines et sociales et ce, de manière féconde. La sémiotique et l'écosémiotique ne peuvent manquer de s'en inspirer. Relevons, parmi ceux qui souhaitent déconstruire le sujet moderne et montrer la voie à l'homme de l'anthropocène, François Jullien et Baptiste Morizot. C'est par l'abandon du dualisme sujet / objet en philosophie que se comprend la « disponibilité » du sujet poreux selon Jullien. Ce sujet ne prend plus les initiatives et reste ouvert. De la sorte, « le monde entier est en cours, le monde entier est *cours* » (Jullien, 2001, p. 95). Baptiste Morizot, pour sa part, loue l'attention et les égards envers les vivants qui perdurent dans les civilisations animistes. Il nous demande de prendre exemple sur elles et de modifier notre regard sur ce qui n'est pas notre espèce :

Les autres vivants, les milieux, étaient des entités auxquelles on devait des égards, des formes de réciprocité, du fait d'abord qu'elles font le monde qui nous fait. L'essence de la relation animiste, c'est-à-dire non moderne, avec d'autres formes de vie, c'est les égards. L'essence de la relation moderne, telle qu'inventée par ceux qui ont inventé l'idée tardive de « Nature », à l'inverse, c'est l'*inutilité* des égards envers les vivants et les non-humains : leur irrationalité. Voilà l'essence de la « Nature » des modernes : comme matière dépourvue de sensibilité et de significations propres, comme réserve de ressources dans laquelle puiser, la nature est ce vers quoi il est irrationnel et infantile d'avoir des égards (Morizot, 2020, p. 183).

Les anthropologues essaient de se donner une représentation globale, capable de rendre compte de l'ensemble des relations entre formes de vie. C'est ce qu'a fait, par exemple, Timothy Morton (2010). Sa pensée écologique est une pensée du maillage. Bien que Morton admette que cette modélisation issue du connexionnisme ne soit pas parfaite, il juge que c'est la plus efficace. Il préfère parler de maillage plutôt que de réseau, toile ou inter-connectivité car, avec ce terme, il n'y a ni centre ni bord absolu :

Le « maillage » renvoie aux trous dans un réseau et aux fils qui les relient. [...] Toutes les formes du vivant constituent le maillage, ainsi que toutes les formes mortes, tout comme leur milieu, composé lui aussi d'êtres vivants et non vivants [...]. Le maillage s'étend à l'intérieur des êtres autant qu'entre eux (Morton, 2010, p. 56-57).

Penser « grand » pour Morton, c'est reconnaître « l'étrange étranger » dans les mailles et, dans l'expérience du local, penser un « environnement incarné » mais dans un « infini » qui serait la base du « co-existentialisme ». L'interdépendance des formes implique la dissolution de la barrière entre « ici » et « là-bas » comme celle des frontières rigides et illusoires entre l'intérieur et l'extérieur car l'environnement est en constante coévolution avec les organismes et « le monde a l'aspect qu'il a en raison des formes du vivant ». Notons incidemment qu'en sémiotique, c'est également l'approche de Jacques Fontanille (2015, 2021) qui définit le périmètre des sémiosphères propres à chaque forme de vie pour déterminer les points de passage, de bascule, de transformation, par lesquels s'opèrent leurs déformations. L'anthropologue Tim Ingold reprend la métaphore du maillage pour décrire la vie sociale comme « un maillage de correspondances simultanées » (Ingold, 2024, p. 27), nécessaires, selon lui, « si nous voulons commencer à résoudre la crise de notre habitation du monde » (*ibid.*, p. 25). Il invite à cultiver l'art de la « correspondance », au sens épistolaire du terme et dans le sens élargi d'un processus ouvert et dialogique, à vivre au quotidien, dans nos pratiques comme en art (p. 27-28). De manière poétique, et pour nous faire comprendre qu'elle n'est pas une simple interaction mais qu'elle *accompagne* des transformations (p. 25), Ingold la représente comme un courant entre deux rives, animé par des mouvements divers (p. 25). Elle demande le « contact avec la sensation et l'expérience vécue », « d'entrer dans le mouvement vers l'avant de [la] formation [des choses] en cours » (p. 30), « une attention et un soin dans une relation continue » et la capacité de « s'ajuster aux autres » et de « fléchir en réponse » (p. 31). Nous nous accorderons sur ce point avec Tim Ingold : pour redonner du sens à notre habitation commune du monde, la coexistence ne peut se passer des correspondances.

| Conclusion

Si la « rencontre esthétique » chez Greimas n'avait certes pas vocation écologique, elle a orienté la sémiotique dans une approche non essentialiste et non dualiste du sujet et de l'objet. Dans cette lignée, la socio-sémiotique de Landowski a pu penser la co-présence sensible, les interactions et l'ajustement des partenaires d'énonciation en situation. Ces concepts et principes s'avèrent transversaux car en phase avec les enjeux socio-environnementaux contemporains. Comme l'a affirmé Bruno Latour, « une profonde mutation de notre rapport au monde » est nécessaire pour conserver ou restaurer ce qui peut encore l'être dans nos sociétés et sur notre planète et l'abandon du dualisme sujet/objet en est une étape essentielle.

Tout en tenant compte de ces acquis, l'anthroposémiotique de Fontanille s'attache à la temporalité des pratiques et montre qu'elles ont une « archéologie », ce qui est un aspect

important de la relation sujet/objet et va dans le sens d'un design environnemental responsable qui tient compte du passé dans le présent.

Augustin Berque, quant à lui, estime que tout design doit désormais aller dans le sens du vivant et de la Terre, en prenant en considération les espaces mais aussi les hommes qui les habitent, leur lien à la terre et leurs pratiques. Dans la « logique relationnelle » et relativiste qui est la sienne, la *trajection* de l'objet et les chaînes trajectives dans le temps sont plus significatives que quelque supposée « essence » de l'objet ou du sujet.

L'écosémiotique, enfin, est une branche de la sémiotique qui prête une attention particulière aux liens tissés entre l'homme et les milieux qu'il habite, à ses « paysages nourriciers », à ses pratiques selon qu'elles vont dans le sens du vivant ou à son encontre. Elle s'intéresse aux travaux menés en biosémiotique, phytosémiotique ou zoosémiotique et reconnaît à chaque forme de vie non humaine des capacités esthétiques, appréciatives et, à des degrés quoique différents, expressives. Plantes et animaux sont des instances avec lesquelles l'homme peut et doit co-énoncer pour un meilleur Faire-ensemble.

Nous l'avons vu, le dialogue entre sémioticiens, écosémioticiens et autres penseurs est constant. Mais s'il s'agit bien de donner des clés pour modifier le regard porté sur les autres formes de vie et notre relation de domination, ultimement, il s'agit de repenser les formes de la cohésion et de trouver de nouveaux modèles viables de coexistence. Nous avons relevé des échos et des accords entre anthropologues, philosophes, mésologue et sémioticiens, ce qui nous semble de bon augure. En parallèle, nous observons une transformation notable dans les méthodes de la recherche, recommandée par ailleurs par Landowski qui invitait les chercheurs à s'« ajuster » à leur objet d'étude (Berque dirait : à se « décentrer ») pour vivre le « devenir » de la découverte. Le genre de l'enquête est ainsi privilégié : les travaux sont le fruit de rencontres avec les habitants, les praticiens d'un terroir, avec la transcription ou l'analyse de leurs discours. L'enquête peut également correspondre à un engagement plus personnel dans le cadre d'un projet éthique.

| Remerciements

Nous remercions ici Augustin Berque pour la rigueur et l'humanité de sa pensée.

| Bibliographie

AUGENDRE, M.; LLORED, J. P.; NUSSAUME, Y. *La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ? Autour et en présence d'Augustin Berque*. Cerisy: éditions Hermann, 2018.

BERQUE, A. *Médiance. De milieux en paysages*. Paris: éditions Fernand Hazan, 1998.

BERQUE, A. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris: éditions Belin, 2000.

BERQUE, A. L'herbe aux cimes de la culture. In: *L'herbe dans tous ses états*. sous la direção de Jean Mottet. Seyssel: champ vallon, 2011.

BERQUE, A. *Entendre la Terre. À l'écoute des milieux humains. Entretiens avec Damien Deville*. Postface de Vinciane Despret. Paris: éditions Le Pommier/Humensis, 2022.

BLANC, G.; DEMEULENAERE, E.; FEUERHAHN, W. *Humanités environnementales, enquêtes et contre-enquêtes*. Paris: Publications de la Sorbonne, 2017.

COUEGNAS, N.; FONTANILLE, J. *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*. Limoges: coleção Semiotica viva, Pulim, 2018.

COURTÈS, J.; GREIMAS, A. J. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette, 1993 [1979].

FAY, N.; PIGNIER, N. *Des paysages nourriciers pour le monde d'après*, realizado por Nicolas Fay, 2022. Disponível em: <https://www.facebook.com/M.Mondialisation/videos/-des-paysages-nourriciers-pour-le-monde-dapr%C3%A8s-nicole-pignier-nicolas-fay/1384225755437550/>. Acesso em: 07 jul. 2025.

FONTANILLE, J.; GREIMAS, A. J. *Sémiotique des passions*. Paris: Seuil, 1991.

FONTANILLE, J. Pour une sémiotique écologique. *Temas del seminario*. Puebla: Universidad de Puebla, 2018. Disponível na Internet em livre acesso na tradução francesa. Acesso em: 07 jul. 2025.

FONTANILLE, J. La sémiotique des mondes vivants. Du signe à l'interaction, de la téléologie à la structure. *Actes sémiotiques*, Limoges, n. 122, 2019.

FONTANILLE, J. *Formes de vie*. Liège: coleção Sigilla, presses universitaires de Liège, 2015.

FONTANILLE, J. *Ensemble. Pour une anthropologie sémiotique du politique*. Liège: coleção Sigilla, Presses universitaires de Liège, 2021.

GREIMAS, A. J. *Sémantique structurale*. Paris: Formes sémiotiques, PUF, 1986 [1970].

GREIMAS, A. J. *De l'imperfection*. Périgueux: Pierre Fanlac, 1987.

GREIMAS, A. J. *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris: Seuil, 1970.

IMANISHI, K. *La liberté dans l'évolution*. Suivi de « La mésologie d'Imanishi » par Augustin Berque. Marseille: coleção Domaine sauvage, éditions Wildproject, 2015.

INGOLD, T. *Correspondances, accompagner le vivant*. Arles: Voix de la Terre, Actes Sud, traduction française 2024 (édition original, 2021).

JULLIEN, F. *Du temps. Éléments d'une philosophie du vivre*. Paris: Biblio essais, Le livre de poche, Grasset, 2001.

KULL, K. Choices by organisms: on the rôle of freedom in behaviour and Evolution. *Biological Journal of the Linnean Society*, v. 139, p. 555-562, 2023.

LANDOWSKI, E. *Passions sans nom, Essais sémiotiques*. Paris: PUF, 2004.

LATOUR, B. *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris: Les empêcheurs de tourner en rond, La découverte, 2015.

MAGNUS, R.; REMM, T.; KULL, K. Semiotic space for native biota in the city. In: BELLENTANI, F.; PANICO, M.; YOKA, L. *Semiotic approaches to urban spaces: signs and cities*. Cheltenham: Edward Elgar, 2014. p. 198-208.

MORIZOT, B. *Manières d'être vivant*. Postface d'Alain Damasio. Arles: coleção Mondes sauvages, Actes Sud, 2020.

MORTON, T. *La pensée écologique*. Veules-les-roses: Zulma essais, 2019 [2010].

PIGNIER, N. *Le design et le vivant. Cultures, agricultures et milieux paysagers*. Préface d'Augustin Berque. Paris: Connaissances et savoirs, 2017.

PIGNIER, N. Construire le sens, bâtir les sociétés. Itinéraires sémiotiques (Ouédraogo Lamine; Paré Joseph (dir.)). *Fondements d'une éco-sémiotique*. Vie du sens, sens du vivant?. Paris: Connaissances et savoirs, 2021.

PIGNIER, N. Des paysans, des paysannes, pour nous relier au vivant. *Dard dard*, éditions de l'Attribut, n. 5, 2021/1.

PIGNIER, N. *Paysages nourriciers*. Paris: Connaissances et savoirs, 2024.

MARRONE, G. *Principes de la sémiotique du texte*. Éditions Mimesis Philosophie, 2016.

MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*. Paris: Tel, Gallimard, 2022 [1945].

SERRES, M. *Le contrat naturel*. Paris: Essai Le Pommier, 2018 [1990].

WATSUJI, T. *Fudô, le milieu humain*. Commentaire et traduction d'Augustin Berque. Paris: Cnrs éditions, 2011.

UEXKULL, J. (von). *Milieu animal et milieu humain*. Traduit par Charles Martin-Freville et préface de Dominique Lestel. Paris: bibliothèque Rivages, 2010.

VARÉLA, F.; THOMPSON, E.; ROSCH, E. *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris: Points essais, Seuil, édition française, 1993.

Como citar este trabalho:

MERIGONDE, Mireille. La relation sujet/objet en design environnemental. *CASA: Cadernos de Semiótica Aplicada*, São Paulo, v. 18, n. 2, p. 98-116, dez. 2025. Disponível em: <https://periodicos.fclar.unesp.br/casa/index>. Acesso em "dia/mês/ano". <http://dx.doi.org/10.21709/casa.v18i2.20534>.